

Carmel Vivant

Collectif

LE PÈRE HERMANN COHEN

UN CONVERTI DE L'EUCCHARISTIE
AU XIX^E SIÈCLE

LE PÈRE HERMANN COHEN

UN CONVERTI DE L'EUCCHARISTIE AU XIX^E SIÈCLE

Il est des vies où paraît de façon éclatante et spectaculaire la victoire de la grâce. Ce fut le cas d'Hermann Cohen, pianiste de talent devenu carme sous le nom d'Augustin-Marie du Très Saint Sacrement (1820-1871).

Disciple de Liszt converti pendant l'adoration eucharistique, il meurt au service des soldats français prisonniers à Spandau près de Berlin. Sa cause de béatification fut introduite en 2016 au diocèse de Bordeaux.

À l'occasion du deuxième centenaire de sa naissance, une journée d'étude lui a été consacrée à Toulouse le 14 mars 2020 en la présence du cardinal Jean-Pierre Ricard. Ce sont les actes de cette journée qui sont publiés dans ce recueil. Ils nous aident à mieux cerner la personnalité d'un artiste saisi par une grâce eucharistique qui l'entraîne dans un don sans retour à Jésus-Christ.

collection Carmel Vivant



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

6. Cité par MORGAIN, *Le Père Hermann Cohen...*, p. 812.

Hermann Cohen :

la victoire de la grâce

« *Puzzi* est grossier, indélicat. Il aime la grasse plaisanterie, le vaudeville » écrit sans nuance Marie d'Agoult le 12 juin 1839 dans ses *Mémoires*. Quelques années plus tard, le 25 janvier 1871, l'abbé Bouvier, aumônier au 20^e bataillon, qualifiera la vie du Père Hermann de « leçon d'éloquence ». La transformation de l'adolescent jouisseur et égoïste en l'apôtre de la charité mourant de la variole au service des prisonniers français de la forteresse de Spandau, près de Berlin, se réalisera lentement au prix de renoncements successifs, de ruptures, de miroirs brisés, de modèles abandonnés, avec pour seule boussole la recherche du bonheur et la liberté d'être soi-même.

Puzzi ne deviendra pas immédiatement le Père Hermann ou, plus exactement, Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement, en recevant la grâce eucharistique de mai 1847 en la chapelle Sainte-Valère. Il devra encore l'interpréter, la faire sienne, jusqu'à l'intégrer totalement et lui donner son sens. Comme tout homme qu'une clarté subite a investi comme à l'improviste, Hermann ne sera pas dispensé d'entrer dans l'intelligence de sa foi. Son zèle pour l'Eucharistie, à laquelle il va vouer sa vie, et dans laquelle il va puiser ses forces, ne se limitera pas uniquement à la diffusion organisée de l'adoration nocturne : il l'entraînera jusque dans l'imitation du sacrifice de celui qui s'est « donné en rançon pour la multitude » (Mc 10,45). Sacrifice consommé au soir du 20 janvier 1871, dans une chambre du presbytère de Spandau. « Je suis content de mourir, si Dieu le veut !! »

Ce n'est pas l'approche strictement biographique de l'apôtre

du Saint-Sacrement, du prédicateur de sermons en faveur des Conférences Saint-Vincent-de-Paul, du compositeur de cantiques vendus par centaines, ni même du fondateur de couvents de carmes en France et en Angleterre que nous voulons présenter ici ; cet aspect a été mis en lumière ailleurs¹. Nous voudrions tenter de discerner, à partir de textes et de témoignages, l'itinéraire emprunté par la grâce pour transformer le Père Hermann en disciple du Christ. Cinq étapes dans ce rapide parcours : 1. la vie auprès de Franz Liszt (1834-1847), 2. la conversion (mai-août 1847), 3. le noviciat (1849-1850), 4. Jusqu'à l'épuisement (1851-1868), 5. Tarasteix et Spandau (1868-1871).

Plusieurs sources sont convoquées ici. Tout d'abord, la correspondance du Père Hermann qui s'étend de 1835 à 1871. Puis les *Confessions*, aujourd'hui disparues, dont la rédaction s'arrête en 1837, mais dont nous trouvons d'abondantes traces, tant dans la première biographie du Père Hermann éditée en 1881 par le chanoine Charles Sylvain (Charles-Silvain Rolland), prêtre du diocèse de Tours, que dans les *Annales des carmes déchaussés*, rédigées par le Père Ange-Louis de Jésus-Crucifié (Louis Gazel). À partir du 28 août 1847, jour de son baptême, Hermann tient chaque soir son journal, dans lequel il relate en quelques paroles sans ordre, ni apprêt, ce qu'il a fait durant la journée : « il y notait ses sentiments, le fruit de ses lectures, les personnes qu'il avait vues, et surtout le travail qui s'opérait dans son âme », rapporte le chanoine Sylvain². Ce texte, également disparu, est souvent cité par les premiers biographes. Les sermons constituent enfin une source non négligeable, dans la mesure où le Père Hermann y évoque volontiers les désordres de sa vie passée pour mieux faire valoir à son auditoire les fruits de sa conversion. On peut penser en particulier au *Sermon sur le*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

indiquent l'état d'esprit du jeune religieux qui, après dix mois de noviciat, est en mesure de traduire l'essentiel de ce qui constitue pour lui la source du bonheur. « Tout pour Jésus », c'est accomplir toute chose pour sa gloire. L'âme, écrit Thérèse de Jésus : « voudrait n'être rien en rien, excepté lorsqu'elle comprend qu'elle peut contribuer à accroître, ne serait-ce que d'un degré, l'honneur et la gloire de Dieu ; car alors elle donnerait bien volontiers sa vie » (7D 3,2).

Durant son noviciat, le Frère Augustin-Marie se tient sur le Thabor : il lui est impossible de « dépeindre le bonheur dont [il] jouit » depuis qu'il a reçu l'habit. Il « nage dans une béatitude continuelle », écrit-il à François de La Bouillierie (Le Broussey, 2 décembre 1849) ; et il insiste : « Vous exprimer le bonheur que j'éprouve ici sans interruption depuis ma prise d'habit est impossible ; il faudrait la plume d'un ange pour décrire les délices de la vie intérieure que l'on mène ici au noviciat » (Le Broussey, 14 avril 1850). « Le poids de la reconnaissance m'écrase. Il y a des moments où mon bonheur me suffoque, m'étouffe » (Le Broussey, 21 juin 1850). Cet état, si nouveau pour le novice, peut se manifester dans une âme qui s'adonne à l'oraison :

Ces joies de l'oraison, [écrit sainte Thérèse,] doivent ressembler à celles du ciel. (...) En vérité, quand une âme commence à goûter ces saveurs divines, il lui semble presque qu'elle n'a plus rien à désirer. Elle se considère comme très bien payée de tout ce qu'elle a fait pour la gloire de Dieu. (*Vie* 10,3 ; 3D 2,9)

Hermann est comme la femme de l'Évangile appelant ses voisines à partager sa joie d'avoir retrouvé sa drachme [Lc 15, 8-9 ; *Vie* 16,3] : « Aidez-moi, ainsi que votre sainte communauté à rendre grâce à Dieu de ses immenses bienfaits » demande-t-il à Marie-Pauline du Fougerais, le 14 avril 1850. Cette joie, Hermann perçoit combien elle diffère de celle éprouvée avant

1847 : « Dieu accorde des satisfactions bien plus grandes que celles trouvées dans les faveurs et les divertissements de cette vie », dit sainte Thérèse (3D 2,9). C'est pourquoi cette joie est totalement nouvelle pour lui. Il le confesse le 14 avril 1849 à Marie-Thérèse Dubouché, fondatrice des Religieuses de l'Adoration réparatrice :

Dans ma vie d'artiste du monde je n'ai jamais eu d'enfance, parce que l'on m'a produit dans les salons dès l'âge de douze ans. Dieu dans sa grande bonté m'a dédommagé amplement dans ce noviciat où je jouis de toutes les joies d'une enfance spirituelle, nageant dans le lait des consolations, et ne souhaitant rien au monde que de voir s'accomplir la volonté sacrée de Dieu en moi et en toutes les âmes.

Cette irruption de vie n'est pas uniquement le fait de sa condition de novice, elle sourd aussi de son rapport à l'Eucharistie, tant à travers la communion qu'à travers l'adoration :

La communion m'occupe presque exclusivement, soit action de grâce, soit préparation, je prolonge ces actes de manière à être dans une sorte de communion perpétuelle. Cela ressemble beaucoup, je crois, à la félicité du paradis, car nous sommes ici presque sans interruption jour et nuit en présence réelle de la sainte Eucharistie. (À Marie-Thérèse Dubouché. Le Broussey, 14 avril 1850)

Le même jour, il écrit à Sœur Marie-Pauline :

Étant continuellement en présence du Très-Saint-Sacrement, et n'ayant aucune occupation qui vienne distraire l'âme de son application aux exercices de la vie religieuse, on oublie la terre et on vit avec les séraphins et les chérubins prosternés éternellement devant l'Agneau. C'est une communion perpétuelle ! (Le Broussey, 14 avril 1850)

L'instauration au noviciat de l'adoration nocturne qui double la ferveur et donne aux exercices et actes de communauté « une solennité inaccoutumée » (Le Broussey, 25 octobre 1849), la possibilité offerte par ses supérieurs de diffuser depuis Le Broussey l'œuvre de l'adoration initiée à Paris, tant avec François de La Bouillerie, qu'avec Marie-Thérèse Dubouché, la

gestion de ses cantiques publiés en 1849, tout cela permet à Hermann de joindre la contemplation de Marie à l'activité de Marthe (*Vie* 17,4). Cette concentration de bonheur ne peut malheureusement pas s'exprimer immédiatement dans la composition musicale. Il faut attendre la fin du noviciat pour se remettre à l'écriture. « Jésus ne veut pas que je compose maintenant » (Le Broussey, 21 juin 1850). On mesure le soulagement d'Hermann lorsque le 22 décembre 1850, il peut enfin annoncer à François de La Bouillerie :

C'est une vraie journée de grâces. Notre révérend Père provincial [Dominique de Saint-Joseph] vient de me permettre spontanément de me livrer à la composition musicale deux jours par semaine (...) je n'écrirais que les flots de mélodies qui sortent de la source eucharistique, et j'irais puiser dans les adorations à la source même de l'amour.

L'année suivante, les quarante cantiques dédiés à la divine Eucharistie paraîtront sous le titre d'*Amour à Jésus-Christ !* Les flots d'onctuosité s'y déverseront sans retenue en une virtuosité apprise de longue date.

Durant ces mois, dont il ne faut pas occulter totalement l'austérité, le Frère Augustin-Marie pratique sans difficulté la vie d'oraison, les levers de nuit, les jeûnes, les rigueurs de la Règle. Dans ce cadre carmélitain imposé par les religieux venus d'Espagne, il mûrit sa vocation : « La vie de carme me plaît infiniment », avoue-t-il à Marie-Thérèse Dubouché le 14 avril 1850. Cette année est, dit-il encore,

le plus beau temps de ma vie, et il est impossible d'exprimer combien j'ai été constamment heureux d'un bonheur tout céleste depuis ma prise d'habit. Les joies intérieures ne m'ont presque pas quitté un seul instant, et l'amour de notre Seigneur dans le Très-Saint-Sacrement a occupé la plus grande partie de mes jours et de mes nuits, de sorte que je vois avec regret arriver le moment, où, après ma profession, il faudra donner une bonne partie de mon temps à l'étude, et adieu alors, ces longues heures d'adoration, et d'intimité avec le bon Maître. (Le Broussey, 14 avril 1850)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans l'église du Broussey.

Mais il y a d'autres signes d'une réputation de sainteté. D'abord, bien entendu, des prières exaucées, voire de véritables miracles. L'une des raisons de la conversion de Clovis a été l'immense réputation de thaumaturge *post mortem* de saint Martin de Tours. Ces prières exaucées donnent lieu à des *ex-voto* sous des formes diverses, qui vont des *graffitis* à la plaque de marbre. On publie aussi des livrets, des textes d'invocation, on compose des chants. On est actuellement très sensible à ce qu'un culte ne soit pas rendu avant toute décision de l'Église, mais nos ancêtres étaient en ce domaine moins regardants que nous³. Il y a aussi des écrits, des *Vies*, et nous en avons des milliers. Ainsi, quand, depuis le XVII^e siècle on déclare, dans une biographie, que, conformément au décret d'Urbain VIII de 1634, on ne veut pas anticiper la décision de l'Église sur la sainteté, on dit aussi d'une certaine manière que cette décision pourrait bien survenir, et donc que la personne a une réputation de sainteté constatée⁴.

Si la réputation de sainteté se maintient, on peut alors commencer un procès de canonisation. À noter qu'une réputation de sainteté ne « flambe » pas nécessairement aussitôt. Elle peut partir modestement, se maintenir longtemps, un peu comme sous le boisseau, et se répandre largement ensuite. C'est le cas de sainte Germaine de Pibrac († 1601), la Sainte de Toulouse. Il n'y a pas une église du diocèse sans sa statue. À Castelginest, elle est même représentée quatre fois ! Or sa *fama sanctitatis* ne s'est répandue qu'à partir de 1644, quand on a découvert son corps intact. Mais ensuite, quelle gloire pour elle !

La procédure actuelle date de 1983, et elle permet l'ouverture d'une cause cinq ans après le décès de la personne concernée.

Auparavant, il fallait attendre trente ans. On commence par lever le doute sur un culte non autorisé, on vérifie qu'il y a bien une réputation de sainteté, et on s'interroge sur l'opportunité de la cause, sur son intérêt ecclésial pour le temps qui est le nôtre. Actuellement, on demande l'avis de la Conférence épiscopale régionale ou nationale. Par exemple, en France, on a demandé récemment un avis au sujet de la cause de Madame Élisabeth de France (sœur de Louis XVI, guillotinée en 1794) et, dans la foulée, la procédure a été commencée en 2017 par Mgr Vingt-Trois. En 2019 la Conférence a été consultée au sujet du philosophe Maurice Blondel († 1949), et également consultée au sujet de la cause d'Estelle Faguet, la voyante de Pellevoisin (les apparitions datent de 1876, elle est décédée en 1929).

Le procès diocésain doit aboutir à un avis positif provisoire sur l'héroïcité des vertus de la personne concernée. Puis la cause est transmise à Rome, accompagnée de tous les documents, ce qu'on appelle la *Copia publica*. Pour Marthe Robin, celle-ci faisait 17 000 pages, mais celle d'une « petite sainte », si l'on ose dire, comme Claire de Castelbajac (morte à Toulouse en 1975 à vingt-deux ans), est elle-même énorme. Que dire de celle du Padre Pio qui fait 120 volumes ? La *Copia publica* est résumée dans ce qu'on nomme une *Positio*. En principe, elle ne fait qu'un volume mais celle de Mgr Escrivá y Balaguer, fondateur de l'*Opus Dei* en faisait six et celle de Marthe Robin, trois. Puis, à la suite d'une double commission d'experts et de cardinaux, les vertus héroïques peuvent être déclarées et la personne est proclamée vénérable. Il n'y a pas de cérémonie prévue à Rome pour cela. Quand, récemment, le P. Marie-Antoine de Lavar, « le Saint de Toulouse » a été déclaré vénérable, rien n'a été organisé au niveau du Saint-Siège.

Enfin, s'il y a un miracle constaté et authentifié, elle est

déclarée bienheureuse avec une célébration qui a lieu aujourd'hui dans la région d'origine. Par exemple, la jeune clarisse bordelaise Marie-Céline de la Présentation († 1897) a été béatifiée dans la cathédrale de Bordeaux le 16 septembre 2007.

Un miracle suivant amène à la canonisation, qui a lieu à Rome, sauf rares exceptions.

Notons bien les différents degrés que nous avons ici évoqués :

1.- D'abord il y a les personnes qui ont une réputation de sainteté *post mortem* établie, solide, durable, constatable.

2.- Ensuite il y a les personnes pour qui une cause de canonisation est ouverte, au niveau diocésain puis au niveau romain.

3.- Ensuite encore il y a les personnes pour qui cette cause a abouti à la déclaration des vertus héroïques : elles sont vénérables.

4.- Au stade suivant il y a les personnes béatifiées.

5.- Ensuite celles qui ont été canonisées.

Dans le cas d'Hermann Cohen, pour commencer à le situer, nous en sommes donc au stade 2 de la procédure.

2. Réputation de sainteté et ouverture des causes

Quand une cause est ouverte, même si on sait qu'on a beaucoup de travail devant soi, on est déjà dans un processus qui a avancé. Pour s'en rendre compte, je voudrais répondre, même sommairement à la question suivante : quel est le rapport entre le nombre de personnes qui ont une réputation de sainteté établie, confirmée (stade 1 de notre étude), et le nombre de personnes pour qui une Cause est réellement engagée (stade 2) ? Autrement dit, n'y a-t-il pas beaucoup de personnes qui ont joui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de la population et à l'urbanisation de la rive gauche du Rhône. Douze paroisses sont créées entre 1841 et 1861, dont huit après 1850, ce qui porte le total à trente, soit vingt-deux au lieu de seize sur la rive droite de la Saône et la Presqu'île, huit au lieu de deux sur la rive gauche du Rhône. La charge pastorale paroissiale reste cependant supérieure sur cette dernière, qui abrite une population ouvrière en augmentation rapide et ne bénéficie pas du même nombre d'aumôniers, enseignants, prêtres habitués et religieux.

La majorité des établissements congréganistes s'installe en effet dans les quartiers centraux et conquiert peu à peu les pentes de la Croix-Rousse et de Fourvière, qu'il s'agisse des ordres et des congrégations dispersés par la Révolution ou des créations du XIX^e siècle. Le flux est constant depuis 1795 et surtout 1802. Jusqu'en 1859, il concerne au moins trente-cinq instituts qui ouvrent une cinquantaine d'établissements dédiés à l'enseignement, l'assistance, la prédication et la contemplation ou voués à plusieurs activités. La prééminence féminine est écrasante avec, en son sein, selon un schéma bien connu, une place décisive pour les « filles séculières » qui appartiennent à des familles nationales comme les Filles de la charité (Paris) et les sœurs de Notre-Dame de charité du Bon-Pasteur (Angers) ou à des familles locales comme les sœurs de Saint-Joseph de Lyon et les religieuses de Jésus-Marie. Les instituts masculins sont au nombre de six, deux congrégations de frères enseignants, les frères des Écoles Chrétiennes et les frères maristes, et quatre ordres, la Compagnie de Jésus, les frères de Saint-Jean-de-Dieu, les capucins et les dominicains, établis sur la rive gauche du Rhône en 1856, peu avant l'installation des carmes⁸.

Les notables laïcs ne sont pas étrangers à l'essor des congrégations qui constituent des points d'appui pour le

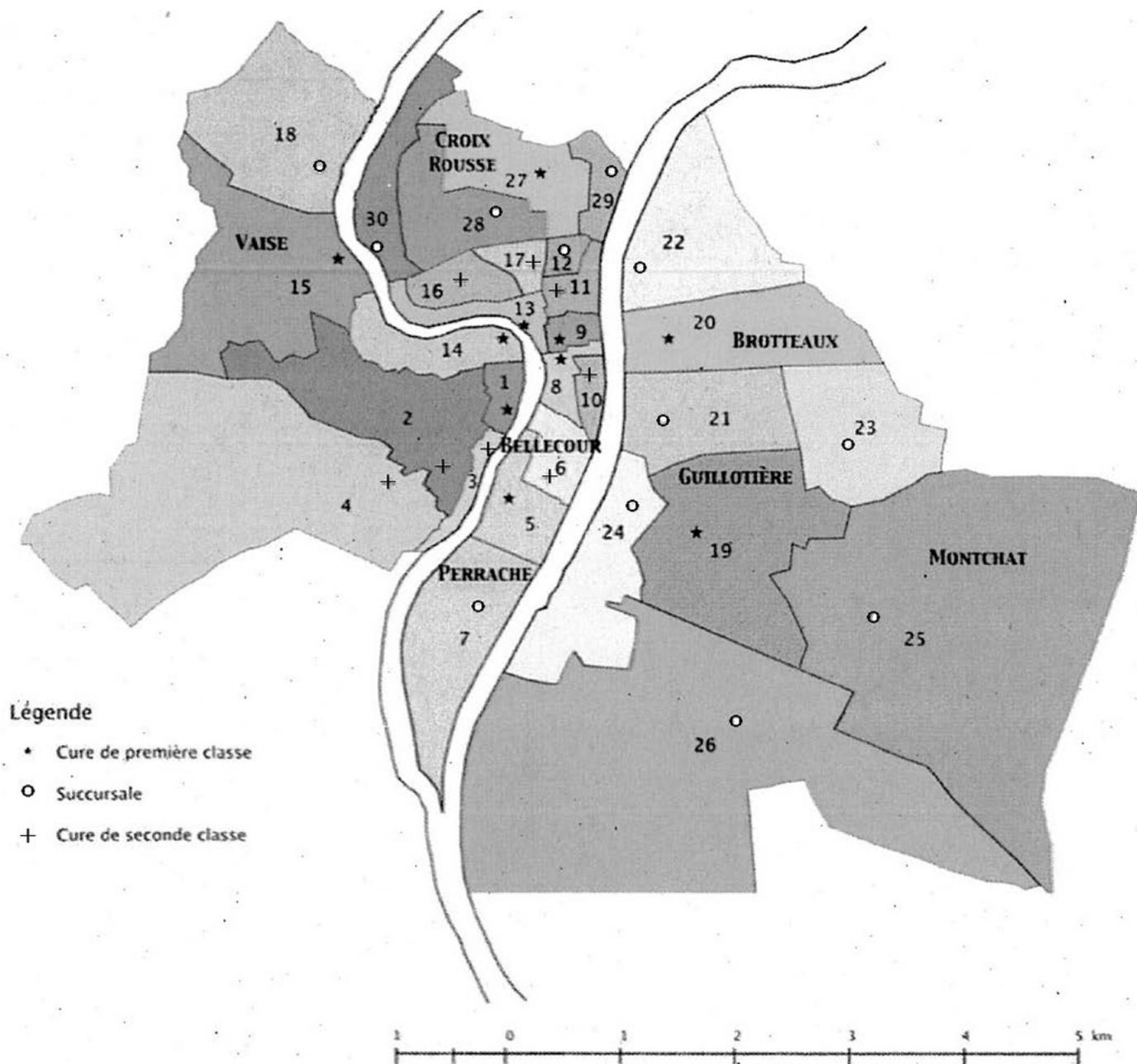
développement des œuvres dans une cité que l'abbé Bez salue en 1840 comme la « ville des aumônes⁹ ». En ce domaine, le rôle décisif appartient à la Congrégation des Messieurs, créée en 1802 et marquée par un double héritage, celui des jésuites transmis par les Pères de la Foi, qui perpétuent la Compagnie dissoute en 1773, et celui de la lutte contre-révolutionnaire, prolongée par le soutien apporté à Pie VII contre Napoléon. Réseau secret lié au monde des affaires (« fabrique ») et du droit, elle vise à christianiser les notables et à influencer toute la société en soutenant les projets de personnalités comme Claudine Thévenet ou Pauline Jaricot dont les initiatives illustrent le sens social, l'ouverture à l'universel et la quête spirituelle d'un catholicisme lyonnais soucieux de réalisations : Association des Réparatrices du Cœur de Jésus, Association de la Propagation de la Foi, Association du Rosaire vivant, Filles de Marie, usines-modèles, « refuges » ou « providences » congréganistes destinés aux apprentis et pris comme cibles en 1847-1848 par les ouvriers qui voient en eux une concurrence déloyale et un symbole de la puissance cléricale.

La Congrégation des Messieurs reste très active après la crise de 1848. Celle-ci accentue le sentiment d'urgence dont témoignent aussi les lettres pastorales du cardinal de Bonald, qui censure les abus du capitalisme libéral, déplore l'asservissement de l'homme à la machine et condamne les solutions socialistes en invitant les patrons à une action paternaliste ordonnée à un objectif de justice, en particulier dans le domaine des salaires. Enjeu économique, la question sociale reste d'abord une question morale et les œuvres semblent la réponse adéquate. La Congrégation des Messieurs continue à les promouvoir avec l'aide de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, née à Paris en 1833 et introduite à Lyon en 1836. Une osmose

relative s'établit entre les deux groupes, une fois surmontée la rivalité des capitales et la réserve de nombreux notables à l'égard des options politiques et religieuses du fondateur, Frédéric Ozanam, figure du catholicisme libéral. Des écarts demeurent cependant et le président de la Société, Laurent-Paul Brac de la Perrière, refuse de rejoindre la Congrégation. Mais les deux groupes privilégient l'action paroissiale, même si certains acteurs en perçoivent l'insuffisance dans une société en mutation rapide. C'est le cas d'un jeune bourgeois, Camille Rambaud, qui s'intéresse à l'éducation des enfants de la Guillotière à partir de 1850 et bâtit la Cité de l'Enfant-Jésus après les inondations tragiques de 1856. Il obtient la collaboration d'un jeune prêtre, Antoine Chevrier, converti aux pauvres par un choc spirituel vécu durant la nuit de Noël 1856. Mais les choix des deux hommes divergent ensuite et, alors que le premier s'oriente vers l'accueil des vieillards, le second crée l'œuvre du Prado tournée vers la catéchèse des jeunes.

Cette mobilisation se déploie dans un climat spirituel marqué par une intransigeance accrue par les événements récents, notamment les menaces contre le pouvoir temporel du pape Pie IX, exilé à Gaète de 1848 à 1850. Les élites « blanches¹⁰ », dont le quartier d'Ainay est le bastion au cœur de la Presqu'île, développent une stratégie de résistance avec l'appui de la Compagnie de Jésus, préférée aux Dominicains enseignants présents au collège d'Oullins et plus proches du catholicisme libéral. Ballottés d'exils en retours, les disciples de saint Ignace forment leurs fils au collège de Mongré ouvert en 1854 sous le régime de la loi Falloux, favorable à l'enseignement libre, après les avoir éduqués à Fribourg de 1827 à 1847. Hostilité à la Révolution, attachement aux Jésuites, fidélité aux Bourbons, dévouement au pape, soutien aux œuvres sont au cœur de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Les paroisses en 1861

(carte réalisée par Christine Chadier, LARHRA)

Conférence St-Jean-Baptiste : 1– St-Jean-Baptiste ; 2– St-Just ; 3– St-Georges ; 4 – St-Irénée ;

Conférence d’Ainay : 5– St-Martin d’Ainay ; 6– St-François-de-Sales ; 7– Ste-Blandine ;

Conférence St-Nizier : 8– St-Nizier ; 9– St-Pierre des Terreaux ; 10– St-Bonaventure ; 11– St-Polycarpe ; 12– St-Bernard ;

Conférence Notre-Dame–St-Vincent : 13– Notre-Dame–St-Vincent ; 14– St-Paul ; 15– St-Pierre de Vaise ; 16– St-Bruno ; 17– Bon Pasteur ; 18– Annonciation ;

Conférence de la Guillotière : 19– Notre-Dame – St-Louis ; 20– St-

Pothin ; 21– Immaculée Conception ; 22– Rédemption ; 23– Ste-Anne du Sacré-Cœur ; 24– St-André ; 25– St-Maurice ; 26– St-Vincent-de-Paul ;

Conférence de la Croix-Rousse : 27– St-Denis ; 28– St-Augustin ; 29– St-Eucher ; 30– St-Charles-de-Serin.

1. Ch. SYLVAIN, *Vie du R. P. Hermann, en religion Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement, carme déchaussé*, Paris-Poitiers, J. Leday et Cie, 3^e éd., 1889, p. 202.

2. S.-M. MORGAIN, *Le Père Hermann Cohen (1820-1871). Un romantique au Carmel*, Paris, Parole et Silence, 2020, p. 541-548.

3. Chr. SORREL, « La sainteté entre hagiographie et histoire », dans Gérard CHOLVY (dir.), *La sainteté*, Montpellier, Université Paul Valéry, 1999, p. 5-30.

4. SYLVAIN, *Vie...*, p. 133-197 ; MORGAIN, *Le Père Hermann...*, p. 446-488.

5. Chr. SORREL, « Lille capitale religieuse ? Réflexions sur les dynamiques religieuses de la France contemporaine », dans Xavier BONIFACE, Frédéric VIENNE (dir.), *Histoire(s) du diocèse de Lille, Revue du Nord*, hors-série, 2016, p. 85-93.

6. Avec Pierre-Simon Ballanche et André-Marie Ampère puis, à la génération suivante, Jean-Jacques Ampère, Victor de Laprade et Antoine Blanc de Saint-Bonnet.

7. Chr. SORREL, « Le catholicisme lyonnais au milieu du XIX^e siècle : dynamisme et intransigeance », dans Jean-Marie GUEULLETTE (éd.), *Un passé recomposé. Esthétique, catholicisme social et tradition dans la fondation et la construction du couvent dominicain de Lyon, 1856-1888*, Lyon, LARHRA, 2015, p. 15-28 et « L'Église de Lyon en ses paroisses : catholicisme et espace urbain sous l'épiscopat du cardinal de Bonald », dans *Chrétiens et sociétés*, n° 25, 2018, p. 9-21. Je renvoie le lecteur à ces articles pour une bibliographie détaillée.

8. Bernadette TRUCHET, *Les congrégations dans la ville, leur patrimoine foncier et leurs fonctions à Lyon (1789-1901)*, thèse, Université Lyon 3, 1987, t. 3, p. 550-551 et 699-711.

9. Nicolas BEZ, *La ville des aumônes. Tableau des œuvres de charité de la ville de Lyon*, Lyon, Librairie chrétienne, 1840. Voir aussi Adolphe VACHET, *Lyon et ses œuvres*, Lyon, Vitte, 1900.

10. Le blanc est le symbole de la légitimité dynastique et, par extension, de la contre-révolution.

11. Xavier DE MONTCLOS (dir.), *Lyon – Le Lyonnais – Le Beaujolais*, Paris,

Beauchesne, 1994, p. 59-60 et 163-164.

12. Le clergé urbain est attaché au rite lyonnais et il faut attendre 1864 pour que le Saint-Siège accepte la transaction proposée par le cardinal de Bonald entre ses partisans et ceux du rite romain.

13. SYLVAIN, *Vie...*, p. 133, 142 et 186 ; MORGAIN, *Le Père Hermann...*, p. 446, 464 et 478. Les grands noms de la chaire française se succèdent à Lyon en ces années et Lacordaire y prêche à plusieurs reprises à partir de 1845.

14. Franck Paul BOWMAN, *Le discours sur l'éloquence sacrée à l'époque romantique. Rhétorique, apologétique, herméneutique (1777-1851)*, Genève, Droz, 1980 ; Chr. SORREL, « Prêcher la mission. Remarques sur la prédication missionnaire à l'époque contemporaine », dans Bruno BÉTHOUART, Jean-François Galinier-PALLEROLA (dir.), *La prédication dans l'histoire*, Boulogne-sur-Mer, Les Cahiers du Littoral-2, 2017, p. 285-296.

15. *La Gazette de Lyon*, 25 mars 1853.

16. *Le Salut public*, 15 mars 1854, cité par MORGAIN, *Le Père Hermann...*, p. 465.

17. SYLVAIN, *Vie...*, p. 272.

18. *Ibid.*, p. 186-197.

19. Chr. SORREL, « Introduction. L'histoire, la mémoire, l'événement », dans Tangi CAVALIN, Augustin LAFFAY (dir.), *Un siècle de vie dominicaine en Provence (1959-1957). Saint-Maximin et la Sainte Baume*, Nancy, Arbre bleu, 2019, p. 19-30.

20. On peut ajouter les créations étrangères (rédemptoristes) et françaises (oblats de Marie Immaculée, assomptionnistes).

21. Raymond DARRICAU, « La restauration des carmes déchaussés de France après la Révolution par le Père Dominique de Saint-Joseph (1839) », dans Guy BÉDOUELLE (dir.), *Lacordaire, son pays, ses amis et la liberté des ordres religieux*, Paris, Cerf, 1991, p. 249-264.

22. L'Œuvre de la Marmite date du XVII^e siècle. Voir Jean-Baptiste MARTIN, *Histoire des églises et chapelles de Lyon*, Lyon, H. Lardanchet, t. 2, 1908, p. 63-83.

23. *Annales des carmes déchaussés rétablis en France le 14 octobre 1839 par le T. R. Père Dominique de S. Joseph – Première partie 1839-1867*, p. 321-322 ; MORGAIN, *Le Père Hermann...*, p. 488.

24. Prosper DUGAS, *Vie et souvenirs*, Poitiers-Paris, Oudin, 1878, p. 56-57 et 82.

25. Tangi CAVALIN, Nathalie VIET-DEPAULE, « Un couvent pour la "stricte

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

artistique ni dans le monde religieux. Il sera confronté au mépris et à l'antycléricalisme d'une George Sand, mais aussi à l'opposition d'une Mère Marie-Thérèse Dubouché, fondatrice de l'Adoration réparatrice, qui lui reproche de mêler « la poésie, l'art, le sensible purement naturel à l'esprit de l'Évangile⁵ ». Il faut dire que les premiers recueils de cantiques d'Hermann Cohen sont encore très imprégnés de certains effets de théâtre et de grandeur à la manière de Franz Liszt. Son style s'intériorisera progressivement dans *Fleurs du Carmel* jusqu'à atteindre la quintessence dans son dernier recueil, *Le Thabor*. L'artiste, lucide, confie en 1849 au Père Reculon :

Je suis encore si jeune en religion, mes pensées sentent encore le monde d'où je sors. Je compose avec émotion, oui, mais j'ai peur, tout en priant Dieu et ma Mère de m'inspirer, j'ai peur de n'avoir et de n'inspirer aux âmes que des émotions d'opéra. Je fais des efforts, j'étudie et j'espère, avec le secours de la grâce, arriver à ne plus m'inspirer que des choses du ciel et de l'éternité⁶.

Malgré les obstacles intérieurs et extérieurs, il est remarquable de voir comment Hermann persévère dans sa voie : il s'assume lui-même avec simplicité, sincérité et lucidité. Cela dénote une nature saine mais aussi une dépossession de soi par l'offrande de sa vie à Dieu et le vœu d'obéissance.

Franz Liszt quant à lui, écrira à sa fille en 1862 que « l'entrée en religion (d'Hermann) a profité aussi bien à son intelligence qu'à son cœur et à ses manières⁷ ». Lorsque les deux artistes se retrouvent à Rome cette même année, Liszt n'est plus celui qu'il était vingt ans auparavant. Après avoir fabriqué de toutes pièces son personnage de virtuose, et l'avoir incarné avec brio sur les scènes d'Europe, Liszt le quitte pour celui de créateur avant-gardiste. Il s'installe à Weimar et se fait le chantre de la *Zukunftmusik* (musique de l'avenir) en renouvelant son style d'écriture et en faisant connaître, entre autres, le jeune Wagner.

C'est aussi vers 1860 que Liszt retrouve l'élan mystique de sa jeunesse, après en avoir été détourné par sa liaison adultère avec Marie d'Agoult et sa vie trépidante de virtuose. Il se réfugie à Rome, devient membre du tiers-ordre franciscain, porte la soutane, reçoit la tonsure et les ordres mineurs, mais ne sera jamais ordonné prêtre. « L'abbé Liszt » se met à composer pour l'Église, souhaitant

remettre dans le temple la musique sacrée que les goûts profanes du siècle avaient bannie ; rendre à Dieu dans le plus idéal des arts un culte épuré, émouvoir, entraîner les foules, les pénétrer d'adoration et d'amour divin⁸.

Ses œuvres liturgiques (*La Messe de Gran, Sainte Elisabeth, Christus, Via Crucis*) seront cependant fort mal perçues de la hiérarchie catholique. Au milieu de contradictions intérieures et extérieures, Liszt tracera lui aussi sa voie, qui le conduira vers un dépouillement de plus en plus grand. Nous reviendrons ultérieurement sur le parallélisme entre le parcours d'Hermann Cohen et celui de Franz Liszt.

Aperçu de l'œuvre d'Hermann

Après avoir vu comment l'itinéraire artistique d'Hermann Cohen s'inscrivait dans la sensibilité romantique et le contexte de son époque, l'étude de sa production musicale, et plus particulièrement de quelques cantiques, vont permettre de cerner son style d'écriture et de le situer par rapport à ses contemporains.

Les cantiques

Les recueils de cantiques du Père Hermann sont écrits dans leur grande majorité pour chœur de femmes à trois voix, avec accompagnement de piano ou d'orgue. On peut supposer qu'ils étaient destinés à des congrégations religieuses féminines, à des

pensionnats de jeunes filles, et qu'ils étaient modulables selon les circonstances et les effectifs du moment. Certains cantiques, minoritaires, sont composés pour chœurs mixtes, souvent accompagnés, parfois *a capella*. Ceux-ci étaient destinés vraisemblablement à des occasions plus solennelles, pour des paroisses, des sanctuaires ou des pèlerinages. Quelques-uns enfin sont écrits pour voix seule (souvent contralto ou basse) avec accompagnement. Le Père Hermann ayant lui-même une voix de basse profonde, il devait écrire ces cantiques pour pouvoir les chanter lui-même en s'accompagnant à l'orgue. En effet, il a, toute sa vie durant, cumulé les fonctions liturgiques : après avoir prêché, il descendait de sa chaire pour monter à la tribune d'orgue où le musicien prenait la parole...

Les textes des cantiques sont pour la grande majorité en français. La plupart sont des poèmes composés librement, selon la sensibilité romantique de l'époque, sur les thèmes de l'Eucharistie, Marie, saint Joseph, sainte Thérèse d'Avila... La collaboration entre Sœur Marie-Pauline de Fougerais, religieuse visitandine, auteur des textes, et le Père Hermann pour la composition musicale, s'avérera extrêmement féconde et durable. Quelques cantiques, minoritaires, sont composés sur des textes liturgiques en latin, comme *Tantum ergo* ou *Lauda Sion*.

Si certaines pièces sont composées dans le style intimiste du *Lied* ou de la mélodie accompagnée, avec une structure de couplets et refrain, d'autres présentent une écriture plus concertante avec alternance entre voix soliste et chœur, une partie d'orgue plus fournie, plus orchestrale. Quant à l'accompagnement, il est parfois très dépouillé et vertical, rappelant le choral luthérien accompagné à l'orgue, dans d'autres pièces au contraire, la partie instrumentale se fait plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Collection *Carmel Vivant*

Étudier l'histoire de l'ordre, scruter la vie des saints du Carmel, guider dans la lecture de leurs écrits : tel est le propos de cette collection, témoignant du dynamisme de la spiritualité carmélitaine pour nos vies, que nous soyons laïcs ou consacrés.

1. *Anne de Jésus – Écrits et Documents*, Fortes Antonio, 2001
2. *Sur le Chemin de Perfection avec Thérèse d'Avila*, Alvarez Tomas, 2019²
3. *Mme Acarie, une petite voie à l'aube du grand siècle*, Bonnichon Philippe, 2002
4. *Entrer dans le Château intérieur*, Alvarez Tomas, 2004
5. *Marchons ensemble Seigneur ! Femmes à la suite du Christ au Carmel*, Collectif, 2004 (épuisé)
6. *L'Enfant-Jésus au Carmel. Histoire et spiritualité*, Giovanna della Croce, 2005
7. *Jean d'Avila, le Saint Curé d'Espagne*, Jimenez Duque Baldomero, 2005
8. *La Règle du Carmel*, Sterckx Dominique, 2006
9. *Tenir haut l'Esprit. Père Jacques de Jésus*, Province de Paris des carmes, 2007
10. *Élisabeth de la Trinité. Fascinée par Dieu*, Collectif, 2007 (épuisé)
11. *Vie mystique de Mère Maravillas de Jésus*, Jimenez Duque Baldomero, 2008
12. « *L'amour quand il est grand...* » – *Études sur sainte Thérèse d'Avila*, Baudry Joseph, 2009

- 13 *L'influence de Thérèse d'Avila sur Thérèse de Lisieux*, Renault Emmanuel, 2009
- 14 *Trouver le mystique qui est en vous. Le Carmel pour tous aujourd'hui*, Wilkinson Peggy, 2010
- 15 *Traité de l'Oraison Mentale, d'après sainte Thérèse d'Avila*, Thomas de Jésus, 2010
- 16 *Laïcs et Conseils évangéliques*, Sicari Antonio-Maria, 2010
- 17 *L'abandon à Dieu, un chemin de paix, à l'école de la Petite Thérèse*, Guibert Joël, 2010
- 18 *Lettres de la Bse Marie de Jésus-Crucifié*, Carmel du Saint Enfant-Jésus, 2011
- 19 *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, Louise de la Miséricorde, 2011 (épuisé)
- 20 *L'union d'amour à Dieu avec Jean de la Croix*, Marchand Jean-Yves, 2011
- 21 *Cette maison est un ciel*, Huet Marie-Laurent, 2011 (épuisé)
- 22 *Aux sources du Carmel*, Baudry Joseph, 2012
- 23 *En chemin avec Thérèse d'Avila. Commentaire du Chemin de perfection*, Perrier Luc-Marie, 2013
- 24 *Appelés à la vie avec Thérèse d'Avila*, Alvarez Tomas, 2014
- 25 *Dieu est joie infinie. Études sur sainte Thérèse des Andes*, de Lassus Alain-Marie, 2014
- 26 *Toucher le ciel. Itinéraire spirituel avec Thérèse d'Avila à travers le Livre des Demeures*, Mas Arrondo Antonio, 2015
- 27 *L'impact de Dieu. Itinéraire spirituel avec saint Jean de la Croix*, Matthew Iain, 2015
- 28 *Histoire du Carmel thérésien*, Ortega Pedro, 2016
- 29 *Élisabeth de la Trinité. La logique de la foi*, Sicari Antonio-Maria, 2016

- 30 *De fleurs et d'émeraudes. Commentaire littéraire du Cantique spirituel de Jean de la Croix*, Bordes Juliette, 2017
- 31 *Un temps supérieur à l'espace. La vie cloîtrée selon Thérèse d'Avila*, Rivière Lucie, 2018 (épuisé)
- 32 *Tu es Maison de Dieu. Introduction à Élisabeth de la Trinité*, Perrier Luc-Marie, 2018
- 33 *La Montée du Mont Carmel*, Jean de la Croix, avec un guide de lecture par Huguenin Marie-Joseph, 2018
- 34 *Réalisme thérésien en temps de crise. Les lettres de 1576-1579*, Almansa Calero Julio, 2018
- 35 *Edith Stein. La grâce devant soi. Philosophie de la conversion*, Aucante Vincent, 2019
- 37 *Le don de soi jusqu'au bout. Père Jacques de Jésus*, Golay Didier-Marie (dir.), 2020
- 38 *Qui nous fera voir le bonheur ? Textes du Père Hermann Cohen (Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement) présentés par Morgain Stéphane-Marie*, 2020
- 39 *Que rien ne te trouble ! Résonances coraniques d'un poème thérésien*, Jullien de Pommerol Patrice, 2020

Collection *Petit Carmel Vivant*

Série Edith Stein :

1. *Edith Stein, disciple et maîtresse de vie spirituelle*, Dobhan Ulrich, Payne Steven, Körner Richard, 2004
2. *Avec Edith Stein, découvrir le Carmel français*, Rastoin Cécile, Golay Didier-Marie, 2005

Série Petite Thérèse :

1. *La sainte de la confiance. Neuf jours de méditation avec Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Boldizar Marton Marcel, 2009

2.*Le visage et le voile. Les Poésies de Thérèse de Lisieux*, Bordes Juliette, 2009

3.*Une famille sainte. Thérèse de Lisieux et ses parents*, Sicari Antonio, 2010

Série Élisabeth de la Trinité :

1.*Enraciné dans le Christ*, Févotte Patrick-Marie, 2007 (épuisé)

2.*Louange de gloire. Élisabeth de la Trinité*, Févotte Patrick-Marie, 2007

Série XVII^e siècle :

1.*Gaston de Renty*, Chiron Yves, 2012

2.*Renaître à la vraie liberté avec le cardinal de Bérulle*, Pouliquen Tanguy-Marie, 2012